

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 4 novembre 2007.*

Mercredi 17 octobre 2007

*Je ne faisais rien
C'est-à-dire rien de sérieux
Quelquefois le matin
Je poussais des cris d'animaux
Je gueulais comme un âne
De toutes mes forces
Et cela me faisait plaisir*
(Jacques Prévert, Dans ma maison)

Pour démarrer...**1**

D'abord, les absents : Jean Ayme, Michel Balat, Pierre Delion...

Jean Oury commence donc à faire les « annonces » tout seul... Il y en a beaucoup (trop) : « Oh... Je renonce... C'est Ayme qui devrait dire tout ça... »

Il passe, bruyamment, le micro à Dominique Dockès qui vient nous relancer afin de former un nouveau groupe pour la transcription du séminaire. Elle propose que cette année, les séances soient transcrites au fur et à mesure — avant la séance suivante —, afin que Jean Oury puisse revoir ce qu'il a dit le mois d'avant...

«... Elle lutte contre ma démence... », dit-il...

« Je ne sais jamais ce que je dis... ni avant, ni après... C'est comme ça que ça commence, ou que ça continue, plutôt... »

[essais rituels de micro : « Ça marche ?... »]

2

« On va continuer de parler de l'Analyse institutionnelle... On en parle tout le temps »

3

Quelqu'un vient finalement faire une annonce : Hôpital de Clermont de l'Oise, 29 novembre, « sauterie » ou « thé dansant » autour de l'autorité (avec Jean Oury, etc... et

même Mr le maire). Jean Oury rappelle que Clermont a été un des plus grands hôpitaux d'Europe (4000 malades). C'est le 1^{er} service où Jean Ayme est allé.

Pour continuer... reprendre à zéro

Continuer, c'est une façon de parler : c'est toujours reprendre à zéro.

C'est pas un parti pris de dire : je ne sais pas ce que j'ai dit la dernière fois, je ne sais pas ce que je dirai la prochaine fois.

L'analyse institutionnelle, c'est une remise à zéro constante de quelque chose (chaque jour, chaque matin, chaque minute). Mais « zéro », ça n'est pas « rien ».

Être là : la rencontre

Être là, sujet à *rencontrer*...

Rencontrer, c'est banal mais c'est d'une grande complexité, difficile à « argumenter ».

« C'est toujours envahi par des quantités de raisonnements, de mise en place d'une architectonie collective, avec des règlements, pas simplement du ministère mais qui émanent même de la *qualité d'existence* de tout un chacun... »

... sur un fond douteux de travail »

On peut croire qu'on a beaucoup travaillé, on est épuisé, mais est-ce que ça a servi à quelque chose ?

Difficile de juger : À partir de quels critères ?

Qu'est-ce qui est nécessaire pour...

Jean Oury prononce avec difficulté le terme de *soigner*, qui trébuche une idéologie « bizarre »,

... que ça fasse quelque chose à...

Pour continuer, Jean Oury a besoin de passer par du quotidien de La Borde...

[...L'homme qui

L'homme qui va être
comme une *note continue*
que Jean Oury *tient* pendant toute la durée de la séance,
en *sourdine*,
qui réapparaît de temps à autre,
pour relancer les *associations*...

... L'homme qui fait des phases *paranoïdes*, qui frise la *paranoïa*, avec une *variabilité* : tempérament cyclique. Pour Jean Oury, qui le connaît un peu, il semble que « ça se tient bien » : il n'a pas l'air d'être un emmerdeur *paranoïde*, *paranoïaque*...

Pour arriver à ce qu'il veut faire apparaître dans ce qui se passe avec cet homme, Jean OURY doit faire référence à **ROBERT GAUPP**, mais cela lui semble insuffisant. Il faut préciser le contexte qui a précédé les travaux de Gaupp. D'où une série d'associations, pour revenir, in fine, à Gaupp et pouvoir continuer à *tisser* autour de la question : Qu'est-ce qui est nécessaire pour que ça fasse quelque chose à...

[association [1]

La classification nosographique

➔ **ROBERT GAUPP**, (1870-1953)

Le cas de l'instituteur Wagner

ANNE-MARIE VINDRAS,
«Ernst Wagner, Robert Gaupp, un monstre et son psychiatre» Paris, EPEL, 1996.
«Louis II de Bavière selon Ernst Wagner Paranoïaque Dramaturge», EPEL, 1993.

Présentation des ouvrages :

Ces deux livres présentent l'essentiel des documents qui constituent le cas paradigmatique de la paranoïa dans l'histoire allemande.

1913, Ernst Wagner, instituteur, tue sa femme et ses quatre enfants et neuf personnes dans un village du Wurtemberg. Jugé irresponsable de ses actes par le tribunal, suite à l'expertise psychiatrique de Robert Gaupp, il est interné à Winnenden, jusqu'à sa mort en 1938. Robert Gaupp ne lâche plus « son malade », et élabore sa théorie de la paranoïa à partir de « son cas » ! Les deux noms sont maintenant inséparables.

<http://www.ecole-lacanienne.net/publications.php?coll=1>

Ce cas est resté un point mystérieux pour la classification nosographique.

De quel ordre est ce que représente **GAUPP** : de la schizophrénie ? de la paranoïa ? ou d'autre chose... Un *déséquilibré*, une personnalité *psychopathique* ?

KURT SCHNEIDER (1897-1967) : Le « **PSYCHOPATHIQUE** »

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider

Pour comprendre, il faut se remettre dans le contexte...

➔ **Le contexte des années 1910 :**

Une grande époque de rencontres et de discussions nosographiques (**FREUD, JUNG, BLEULER**)

EUGEN BLEULER (Les schizophrénies)

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>

SIGMUND FREUD préfère le terme de *paraphrénie* à celui de *schizophrénie*

<http://psychiatrieinfirmerie.free.fr/definition/paraphrenie/paraphrenie-theorie.htm>

➔ **Voyage du terme « paraphrénie », à travers les œuvres de :**

Emil KRAEPELIN (1856-1926), *Introduction à la psychiatrie clinique*

<http://www.bulletindepsychiatrie.com/manuels.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Emil_Kraepelin

<http://www.kraepelin.org/>

RICHARD VON KRAFFT-EBING (1840-1902),

http://fr.wikipedia.org/wiki/Richard_von_Krafft-Ebing
<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/marge/kraft-ebing.html>
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76843b/f6.table>
<http://pierrehenri.castel.free.fr/QH18931914.htm>

SIGMUND FREUD, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*

(Il cite **KRAFFT-EBING**)

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/freud.html



CARL-GUSTAV JUNG (1875-1961) revient au terme de « démence précoce »

De la psychologie de la démence précoce (1907)

<http://www.cgjungfrance.com/article110.html>



C'est dans ce contexte qu'arrive **ROBERT GAUPP**. C'est très discuté. Il faudrait y voir de près.

Est-ce que la schizophrénie se présente sous une forme... paranoïaque... marginale ? D'autres disent : non.

ROBERT GAUPP dit : Un paranoïaque, c'est transparent. Il n'y a pas d'opacité. On passe à travers.

[fin] associations]

[...L'homme qui

Jean Oury revient à l'homme dont il hésitait à dire s'il était paranoïaque, paranoïde, ou plutôt d'une forme de *schizophrénie cyclique*...

Mais par le passé, ce terme-là fut très mal vu (et en plus, mélanger « cyclique » et « schizophrénie » !)

[association [2]

Dans ce deuxième mouvement d'associations, c'est le terme de *schizophrénie* et son usage dans la psychiatrie française qui demande à être resitué...



Jean Oury fait allusion au **congrès de Genève-Lausanne** (1926).

Des articles mentionnant le congrès de Genève-Lausanne où **EUGEN BLEULER** pour la 1^{ère} fois expose en français sa conception de la schizophrénie.

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=glanterilaura071003

http://www.serpsy.org/histoire/Lanteri_2.html

Jusqu'en 1940, le terme « schizophrénie » était peu employé à Sainte-Anne car « emprunté » à l'« ennemi » (L'Allemagne). Sur les certificats délivrés par Sainte-Anne, on lisait : « démence précoce ».



HENRI CLAUDE et **JULIEN ROUART** furent de ceux qui ont utilisé ce terme. Ce dernier a même parlé de « schizomanies » dans sa thèse (mélanger le *cyclique* avec la schizophrénie !)

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/hp/sa.htm>

<http://www.serpsy.org/histoire/bonafe1.html>

<http://rhei.revues.org/document695.html>

et puis...



Après la découverte de **ROLAND KUHN** (1958), possibilité de donner des anti-dépresseurs à des schizophrènes. Mais cela est aussi mal vu, scandaleux !

http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Kuhn

http://www.scienceshumaines.com/a-l-heure-des-antidepresseurs_fr_3151.html

et puis...



Maintenant, c'est recommandé...

[fin] associations]

[...L'homme qui

Sur ce fond-là,

L'homme dont parle Jean Oury, qui habite en dehors de La Borde et y vient en « hôpital de jour », qui cherche à ne pas tomber dans une position « objectivement », vaguement, paranoïaque : avoir une fonction de *délégué* (mais pas tout seul), retourner à l'atelier de peinture (mais pas

tout seul), ouvrir une permanence à Blois (dans un collectif, pas dans un appartement). Il craint, en étant tout seul, que cela lui donne une pulsion mégalomane.

Et dans l'assemblée qu'il organise toutes les semaines, il y a du monde qui vient.

JEAN OURY, « Peut-on parler d'un concept des réunions ? »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte9.htm>



Qu'est-ce qui permet dans un groupe pas bien formalisé comme celui-ci, où l'on parle de choses de toutes sortes, que des gens recroquevillés habituellement sur eux-mêmes, se mettent à parler, à donner leur avis ?

Est-ce que ça fait partie d'un processus thérapeutique, au sens général du terme ?

Il semble que ça n'est possible que parce qu'il y a autre chose en même temps. Des petites choses...

[...L'homme qui

À l'occasion d'une réunion en province, Jean Oury rencontre les parents de l'homme en question, avec lesquels il échange quelques mots (et aussi l'adresse d'un bon restaurant du coin).

Quand il va dans sa famille l'homme envoie une carte postale à Jean Oury.



Tout ce qu'il fait pour éviter de virer vers une espèce de mégalomanie dont il est conscient est permis par **cet environnement de PETITS SYSTÈMES RELATIONNELS qui le tiennent.**

C'est ce que **FRANÇOIS TOSQUELLES** appelaient les **RAPPORTS COMPLÉMENTAIRES**

Cf. Les prises de notes du séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 18 octobre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

Est-ce que ça fait partie de la thérapeutique ?

Que faut-il pour que ça puisse se passer comme ça ?...

Être là : La vie quotidienne

... C'est en rapport avec **la vie quotidienne**

JEAN OURY,

« Alors, la vie quotidienne ? », septembre 1986, séminaire de Sainte-Anne
http://institutions.france.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors,%20la%20vie%20quotidienne.htm
http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_088&ID_ARTICLE=VST_088_22#

Des systèmes de **micro-relations** qui touchent à la **sympathie**. Du respect. Tenir compte de l'autre en tant que « sujet désirant ».

Il y a du transfert multiple, « dissocié », qui s'accroche sur plusieurs personnes et non recentré sur une seule.



La petite monnaie

Ça compte par *petits bouts* : « la petite monnaie », pas des grosses sommes.

Une expression employée en chimie biologique, par un chercheur roumain (il me semble au temps de la jeunesse de Jean Oury), à propos du métabolisme (glucose, etc). Ce chercheur s'était distingué par la mise en équation de la molécule de l'acide ascorbique.

Selon lui, cette somme d'énergie énorme, qui est répartie, dégradée, doit, pour être efficace, être distillée comme la « petite monnaie ».

C'est la même chose dans notre travail, dit Jean Oury : Cela n'est efficace que par de la *petite monnaie*. Cela donne une certaine **densité**...

Il ne s'agit pas de faire de la « psychanalysette », comme disait **FRANÇOIS TOSQUELLES**.

Cela peut faire sourire (Ah ! ah !) de s'intéresser à ces détails sans importance (« Quel dessert ont pris vos parents ? »)

Cela peut avoir une grande valeur sur le plan de l'efficacité.

Il ne s'agit pas d'y croire... parce que... comme l'a dit **PRÉVERT**...

*Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa*

(Jacques Prévert, Tentative de description d'un dîner de têtes)

(Prévert peut être parfois un grand phénoménologue de psychiatrie concrète.)

Mais pour établir ces micro-relations, il faut être dans une certaine « **DIS-POSITION** », qu'il y ait possibilité de...

C'est la question de la **STIMMUNG**, mot si difficile à traduire... C'est pas l'humeur...



Autour de la Stimmung : Atmosphäre, Olor, Ki

Jean Oury reprend ces termes à partir de leur usage chez **HUBERTUS TELLENBACH**, **Bin KIMURA**, notamment.

Revoir particulièrement les prises de notes de deux séances
Séminaire « De l'expérience », 18 octobre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf
Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 20 juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf



S'il n'y a pas de Stimmung, d'Atmosphäre, de Ki, d'Olor, ça ne servira pas à grand chose de dire à l'homme : « C'était bon le dessert ? »

Toutes ces petites choses sont soutenues par du *Ki*... « Et on rigole ! — pas toujours... — on rigole **sérieusement**... »

[association [3]

SOREN KIERKEGAARD : Le sérieux

<http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/philoso/kierkega.htm>

À l'arrière-plan, on entre concrètement dans une catégorie : le sérieux.

JACQUES LACAN, (?)

Dans un de ses séminaires, Lacan souligne, sans développer, qu'il s'intéresse davantage au sérieux (**KIERKEGAARD**) qu'au *Sorge*-souci (**HEIDEGGER**)

Sur la notion de « **souci** » chez Heidegger,

EMMANUEL LÉVINAS, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, 1932, Vrin.

<http://perso.orange.fr/marxiens/philos/levinas.htm>

SOREN KIERKEGAARD, Le Concept d'angoisse (1844)

Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse. Traité du désespoir
[1990],

Collection Tel (N° 164), Gallimard, 1990., p. 318

Un texte sur Kierkegaard

CHRISTINE BARON, « Kierkegaard, inconnu. Récit contre concept. »
<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

Voici des extraits tirés du tome VII des Œuvres complètes,
publiées aux éditions de l'Orante, p. 242-247.

Chapitre IV

L'angoisse du péché ou l'angoisse conséquence du péché dans l'individu.

§ 2 L'angoisse devant le bien (Le démoniaque).

II. La liberté perdue au point de vue pneumatique.

c/Que faut-il entendre par certitude et par intériorité. Il est difficile de donner une définition. Je répondrai cependant en disant qu'elles sont le sérieux. Chacun comprend ce terme ; pourtant il est surprenant de voir que peu de mots ont plus rarement que celui-ci été l'objet d'un examen. Quand Macbeth a tué le roi, il s'écrie :

Von Jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben :

Alles ist Tand, gestorben Ruhm und Gnade !

Der Lebenswein ist ausgeschenkt.

[Désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités ; mortes sont la gloire et la grâce ! Le vin de la vie est versé] (acte II, sc. 3).

Macbeth était bien un meurtrier, aussi les mots prennent-ils dans sa bouche un son de vérité qui vous secoue et vous effraie ; mais toute individualité qui a perdu le sens de la vie intérieure peut dire aussi : « *der Lebenswein ist ausgeschenkt* » [le vin de la vie est versé] et par suite aussi : « *jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben : Alles ist Tand* » [désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités], car la vie intérieure est la source dont le cours va vers la vie éternelle, et de cette source jaillit le sérieux. [...]

Pour autant que je sache, il n'existe pas de définition du sérieux. S'il en est bien ainsi, je m'en réjouis ; non par admiration de la pensée moderne stagnante et marécageuse qui a aboli la définition, mais parce que, pour les concepts relatifs à l'existence, on témoigne toujours d'un sûr esprit de finesse en se gardant de définir ; il est en effet impossible qu'on se laisse aller à concevoir sous forme de définition, où elles prennent un autre caractère et deviennent étrangères à l'individu, les choses qu'il s'agit essentiellement de comprendre autrement, que l'on a soi-même comprises et aimées d'une tout autre manière, dans leur originalité. L'amant véritable ne trouve guère de satisfaction et de joie, pour ne pas dire de profit à chercher la définition de l'amour dans son essence. [...]

Mais si je n'ai pas envie de définir le sérieux ou de le railler en en parlant abstraitement, j'en donnerai pas moins quelques indications à son sujet. Rosenkrantz donne en sa *Psychologie* une

définition du « Gemüth ». Il dit p. 322 que le « Gemüth » est l'unité du **sentiment et de la conscience de soi**. Il a d'abord excellemment expliqué [ici, [texte en allemand](#)]

[que le sentiment s'ouvre à la conscience de soi et, inversement, que le contour de cette conscience est ressenti par le sujet comme *lui appartenant*. Telle est l'unité que l'on peut appeler âme. En effet, que la clarté de la connaissance, le savoir du sentiment, viennent à manquer, il ne reste plus alors que l'instinct naturel, le *Turgor* de l'immédiateté ! Si au contraire le sentiment fait défaut, il n'existe plus alors qu'un concept abstrait qui n'a pas atteint l'extrême intériorité de l'être spirituel, qui n'est pas devenu un avec le moi de l'esprit], (cf. p. 320-321). Si l'on rapporte encore ce qu'il dit auparavant du « Gefühl » [sentiment], pour l'esprit « *untmittelbare Einheit seiner Seelenhaftigkeit* une seines Bewusstseins » [unité immédiate de sa puissance d'âme et de sa conscience] (p. 242) et si l'on se rappelle que, dans la « *seelenhaftigkeit* » [puissance d'âme], il comprend l'unité avec la détermination immédiate de la nature, l'on a en somme toute l'idée d'une personnalité concrète.

Le sérieux et le « Gemüth » ont ainsi entre eux cette correspondance : le premier traduit le second sous sa forme la plus noble et la plus profonde. Le « Gemüth » relève de l'immédiat, tandis que le sérieux en est la primitivité acquise, conservée dans la responsabilité de la liberté, maintenue dans la jouissance de la félicité. [...]

Quand le caractère originel du sérieux est acquis et conservé, on a alors une succession et une répétition ; mais dès qu'il fait défaut dans la répétition, on a l'habitude. L'homme sérieux l'est par la fraîcheur originelle avec laquelle il revient dans la répétition. On dit bien qu'un sentiment vivant et profond conserve cette primitivité ; mais la vie intérieure du sentiment est un feu qui peut se refroidir dès que le sérieux la néglige, et d'autre part elle est capricieuse et n'a pas toujours la même profondeur. Je donnerai un exemple pour me faire entendre d'une façon aussi concrète que possible. Un prêtre doit chaque dimanche réciter les prières liturgiques, ou chaque dimanche baptiser de nouveaux enfants. Supposons-le exalté, etc. ; il parlera avec feu, remuera, touchera, mais une fois plus, l'autre moins. Seul le sérieux permet de revenir régulièrement chaque dimanche à la même chose avec la même disposition primitive.

Mais cette même chose à laquelle le sérieux doit revenir avec le même sérieux ne peut être que le sérieux lui-même ; sinon, l'on tombe dans la pédanterie. En ce sens, le sérieux est la personnalité même et seule une personnalité faite de sérieux est une personnalité véritable, et seule une personnalité faite de sérieux est capable d'agir avec sérieux, car pour ce faire, il faut tout d'abord savoir ce qu'est le sérieux. [...]

Car on peut bien venir au monde avec le « Gemüth », mais on ne naît pas avec le sérieux. Quand je dis « ce qui l'a rendu sérieux dans la vie », il faut naturellement l'entendre absolument de la chose d'où l'individu, au sens profond du mot, date son sérieux ; car, après avoir vraiment pris au sérieux ce qui en est l'objet, on peut très bien s'acquitter de diverses occupations dans cette disposition, si l'on veut ; mais il s'agit de savoir si l'on a commencé par prendre au sérieux l'objet du sérieux. Chacun a cet objet, *qui est la personne elle-même*, et quiconque porte le sérieux sur un autre point, sur les choses grandes et tapageuses est, malgré tout son sérieux, un mauvais plaisant ; et s'il peut un certain temps en imposer même à l'ironie, il finira, *volente Deo* [Si Dieu le veut], par devenir comique ; car l'ironie est jalouse du sérieux. Mais qui devient sérieux de la vraie manière montrera la santé de son esprit dans son aptitude à traiter toute autre affaire aussi bien en railleur qu'en sentimental, bien que ceux qui travestissent le sérieux se sentent glacés à le voir s'amuser de ce qui leur semble à eux tout à fait sérieux. [...]

Le sérieux, c'est la certitude, la vie intérieure. Cette définition à l'air miséreuse ; si j'avais dit qu'il est la subjectivité, la subjectivité pure, l'« *übergreifende* » subjectivité — j'aurais dit une chose... qui n'aurait pas manqué de donner à plusieurs un air sérieux. Mais je peux aussi le définir autrement. [Dans l'édition Gallimard : « Cependant je ne peux exprimer le sérieux d'autre façon »]. La vie intérieure fait-elle défaut,

l'esprit est livré au fini. Aussi la vie intérieure est-elle l'éternité, ou la détermination de l'éternel dans l'homme. »

[fin] associations]



Dans ce récit un peu « léger » que fait Jean Oury de ce qui se passe autour de cet homme à La Borde, **il y a du sérieux...**

Cet *inapprochable* : qu'en est-il dans ce qu'il préserve (cet homme-là) de son **opacité** ?

À mille lieues de la transparence mondialisée (sans oublier la transparence du pananoïaque)

Être là : l'opacité de la présence



L'opacité, c'est le respect absolu de l'autre

PIERRE CHARPENTRAT, historien d'art : « L'intraitable opacité de la présence de l'autre »

Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967¹.

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable opacité d'une Présence. »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

¹ Une lecture ultra-rapide ne m'a pas permis de trouver la phrase et son contexte. En plus, il manquait trois pages à l'exemplaire que j'ai consulté...



Notre travail c'est, débarrassés de nos problèmes personnels, assumer le lointain de l'autre pour arriver au pied du mur de son opacité.

Il ne faut pas le rendre transparent. Sinon, on devient soi-même paranoïaque... on traverse... redoutable !

[association [4]

Cela rejoint ce que dit Lacan sur la position de l'hystérique, du paranoïaque, de l'obsessionnel.

JACQUES LACAN, Séminaire VII, **L'Éthique** (1959-1960), Seuil, 1986, p.67 (9 déc. 1959)

« La conduite de l'hystérique, par exemple, a pour but de recréer un état centré par l'objet, en tant que cet objet, *das Ding*, est, [...] le support d'une aversion. C'est en tant que l'objet premier est objet d'insatisfaction que s'ordonne l'*Erlebnis* spécifique de l'hystérique.

À l'opposé [...] dans la névrose obsessionnelle, l'objet par rapport à quoi s'organise l'expérience de fond, l'expérience de plaisir, est un objet qui, littéralement, apporte trop de plaisir. [...] Ce que, dans ses cheminements divers et dans tous ses ruisselets, indique et signifie le comportement de l'obsessionnel, c'est qu'il se règle toujours pour éviter ce que le sujet voit souvent assez clairement comme étant le but et la fin de son désir. La motivation de cet évitement est extraordinairement radicale, puisque le principe de plaisir nous est effectivement donné pour avoir un mode de fonctionnement qui est justement d'éviter l'excès, le trop de plaisir. [...]

Dans la paranoïa, chose curieuse, Freud nous apporte ce terme que je vous prie de méditer dans son jaillissement primordial — *Versagen des Glaubens*. Ce premier étranger par rapport à quoi le sujet a à se référer, le paranoïaque n'y croit pas.

La mise en fonction du terme de la croyance me semble accentuée dans un sens moins psychologique qu'il n'apparaît au premier abord. L'attitude radicale du paranoïaque, telle que Freud la désigne, intéresse le mode le plus profond du rapport de l'homme à la réalité, à savoir ce qui s'articule comme la foi. [...]

...le ressort de la paranoïa est essentiellement rejet d'un certain appui dans l'ordre symbolique, de cet appui spécifique autour de quoi peut se faire [...] la division en deux versant du rapport à *das Ding*.

[fin] associations]

Le paranoïaque ne veut rien savoir de l'opacité de l'autre.

La « paranoïa institutionnelle généralisée » pour rendre l'être transparent, avec destruction absolue de personnalités.

Être là : être en prise

Il faut être là, mais de quelle façon ? sans prétention...

La pire des choses, c'est quand on entend quelqu'un dire : « J'ai tout compris ».

[association [5]

Et même, ça sert à quoi si cela arrive : *l'instant de voir*

JACQUES LACAN, **Le temps logique**

Cf. prises de notes du séminaire « De l'expérience », séance du 15 mars 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060315.pdf

[fin] associations]

Il faut savoir à quelle place on se trouve pour être attentif : ne rien dire ou intervenir.

Cela nécessite d'être plusieurs, d'avoir formé un groupe hétérogène (« diplômés », malades, infirmiers, cuisiniers, etc.)



Les Constellations et les Anges gardiens

[J]O n'a pas prononcé ces mots en cette séance, je les reprends de la séance d'il y a un an.]

Cf. Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », séance du 18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

HENRI MALDINEY, « prendre »

JEAN OURY, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

Autour de Henri Maldiney

http://www.remue.net/article.php3?id_article=468

<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>

<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

Être en prise sur l'autre, ce qui ne veut pas dire avoir une « emprise » !

Être au plus proche sans y toucher, en respectant quelque chose de l'ordre d'une certaine présence.

« **Il ne s'agit pas d'une finalité mais c'est le sens même de ce qu'on fait** » , dit Jean Oury : pour assumer une possible rencontre avec l'autre.

Être là : la rencontre



Jacques LACAN, La TUCHÈ

Cf. séminaire « L'analyse institutionnelle [2] », séance du 19 septembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

La rencontre entre le père et le fils mort dans la *Traumdeutung* de Freud

JACQUES LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse* (1964), chapitre « Tiché et automaton », Seuil, « Points essais », 1973, 1990.
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

« Rappelez-vous ce malheureux père, qui a été prendre, dans la chambre voisine où repose son enfant mort, quelque repos — laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte, d'un grison, d'un autre vieillard — et qui se trouver atteint, réveillé par quelque chose qui est quoi. — ce n'est pas seulement la réalité, le choc, le *knocking*, d'un bruit fait pour le rappeler au réel, mais cela traduit, dans son rêve précisément, la quasi-identité de ce qui se passe, la réalité même d'un cerge renversé en train de mettre le feu au lit où repose son enfant. [...]

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller.

[...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présente de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique.[...] [p.67-69]

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du Semblant* (1971), Seuil, 2007.

Version sur le Net

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle.

Et je dirai plus : que l'interprétation y reste toujours du même niveau, elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. »

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblan1.htm>

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

« L'interprétation déchaîne la vérité ». À ne pas confondre avec l'exactitude.

Et cela peut se déchaîner bien longtemps après la fin de l'analyse.

L'interprétation, c'est la rencontre.

La rencontre qui fait sillon dans le réel.

Cela pourrait être de l'ordre d'une dimension éthique : être responsable de la responsabilité de l'autre.

EMMANUEL LÉVINAS : être responsable de la responsabilité de l'autre

<http://espaceethique.free.fr/>

http://www.temoignages.re/article.php3?id_article=15842

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2007/09/26/184-rosanna-cuomo-la-question-d-autrui-entre-blanchot-et-levinas-communication-pro>

La rencontre est inattendue. On ne peut pas la prévoir...

Quelque chose est modifié : de l'ordre de quoi ?

« Alors, là, il faut mettre la dynamo... », dit Jean Oury

... Ce qui est modifié, c'est de l'ordre du « transpassible ». Un concept difficile d'Henri MALDINEY.



LE TRANSPASSIBLE

HENRI MALDINEY, Penser l'homme et la folie — À la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin, éd. Jérôme Million, 1991

4^e de couverture :

Penser l'homme et la folie : dans ce recueil d'études où s'est condensée, au fil des dernières années, sa réflexion, Henri Maldiney se propose de penser ensemble l'énigme de l'humanité et l'énigme de la "catastrophe" qui survient à certains d'entre nous. Double décentrement de la pensée, qui la met à la fois hors de l'anthropologie, fût-elle philosophique, et de son envers dans les théories psycho-pathologiques. Double décentrement où s'éprouvent donc au mieux la tradition philosophique — et en particulier celle qui est issue de Heidegger — et la tradition de la Daseinsanalyse et de la Schicksalsanalyse, telle qu'elle est représentée par

Binswanger, Straus, Minkowski, von Weizsäcker et Szondi. Dans une démarche authentiquement phénoménologique, où il s'agit de retourner à la "chose même" de l'humain et de la folie, de penser en va-et-vient de l'énigme à penser à ce qui en a été dit, Henri Maldiney dégage, par sa conception toute nouvelle de la transpassibilité et de la transpassibilité, une "compréhension" globale du phénomène humain qui le rend moins intraitable que par le passé. Le "séisme" de la folie, montre-t-il, vient d'un énigmatique court-circuit de la transpassibilité et de la transpassibilité, qui est seul propre à les mettre véritablement en relief comme la dimension profonde et cachée de notre expérience : celle de l'"événement" ou de l'émergence du nouveau, de la surprise de l'inattendu. La transpassibilité est une "possibilité" qui nous excède, en ce qu'elle fonde toute possibilité pour nous d'exister, parce qu'elle est en deçà de tout projet, transpassibilité de l'accueil — et de l'accueil transpassible —, y compris de l'accueil par nous-mêmes, de nous-mêmes. "Le réel — répète Henri Maldiney comme un leitmotiv qui traverse tout l'ouvrage —, est toujours ce qu'on n'attendait pas".

Les textes composant ce livre :
Psychose et présence — L'existence en question dans la dépression et dans la mélancolie —
Crise et temporalité dans l'existence et la psychose — Pulsions et présence — La dimension
du contact au regard du vivant et de l'existant — Événement et psychose — L'existant —
La personne — De la transpassibilité.

« De la transpassibilité » (p.361)

« Que sa maladie soit organique ou vésanique, pour l'homme elle est d'abord une épreuve humaine ; et celle-ci n'est possible à comprendre que si l'on sait d'abord ce que veut dire "être un homme". Or, il y a autant de théories, psychologiques, psychiatriques, psychopathologiques que d'interprétations de l'homme, dont une seule est vraie, celle qui n'est pas une interprétation : celle qui ouvre pour comprendre l'existence les mêmes voies que l'homme pour exister. Transpassibilité et transpassibilité définissent deux façons d'exister en transcendance, dont l'être malade est l'échec. L'échec de l'une ou de l'autre en révèle le sens. Il permet donc de comprendre par où elles s'opposent et de mettre en vue le pli existentiel dans lequel cette opposition est impliquée. »

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Henri Maldiney, une phénoménologie à l'impossible

<http://remue.net/spip.php?article468>

Colloque « Comprendre la psychose : implications institutionnelles »,
Angers, 16-17 octobre 1999

<http://www.carnetpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>

HENRI MALDINEY et ses amis (Du Bouchet, Kuhn, Schotte), *Existence, crise et création*
http://www.vivandis.net/ENCRE/q_100.php?id=ENCRE&ru=130&pa=138

Dans le passage qui suit, j'ai mêlé les propos de Jean Oury de cette séance à ceux de celle du
20 décembre 2006.

↳ **POSSIBILISATION**

Pour qu'il y ait de la 'possibilisation' (rendre possible les relations, etc...) ça nécessite qu'il y ait des systèmes de logique comme le *transpossible* et le *transpassible*.

↳ **TRANSPASSIBLE**

Dans un processus schizophrénique, il y a « destruction du transcendantal ». Pour qu'il puisse se passer quelque chose, il faut qu'il y ait du transpassible.

Le transpassible fabrique de l'événement, même un mini-événement.

La rupture du transpassible : pas de transcendance de l'événement. On aboutit à : stéréotypie, monotonie, essai de faire événement.

Sauf ... pour des choses de rien du tout : un petit événement, une « rapiécure » sur ce qui est détruit.

↳ **TRANSPASSIBLE**

C'est ce qui est en question dans les processus mélancoliques.

Aux catégories de Maldiney, Jean Oury ajoute :

↳ Le « **POSSIBLE KÉNOTIQUE** »

Les trois formes de possible :

- le possible kénotique,
- le possible eschatologique
- le possible éthique

Le possible kénotique, c'est là où il y a du vide. Là où il y a de la **désappropriation de soi-même** pour pouvoir accueillir l'autre.

Il y a une « teinte » théologique dans cette conception, mais tout à fait « raisonnable » pour Jean Oury.

C'est proche de la notion de vide oriental (Lao-Tseu) mais ce n'est pas vraiment ça. Ne pas trop chercher à rapprocher.

C'est : « concrètement ».

Cela peut sembler paradoxal d'associer tous ces termes : possible, vide, Concrètement. On est dans le *sérieux*. C'est avec ça qu'on existe, et ça ne se mesure pas, ça ne se chosifie pas !

RICHARD KEARNEY, « **Heidegger, le possible et Dieu** », in M.P. HEDERMAN — O. LAFOUCRIERE, **Heidegger et le notion de Dieu**.
Recueil préparé sous la direction de Richard Kearney et Joseph Stephen O'Leary, Grasset, 1980, p.142-146.

« Il semblerait profitable, même urgent, d'aller au – delà de la notion théologique traditionnelle, c'est-à-dire onto-théologique, de Dieu comme réalité (*Esse*), vers une notion radicalement post-métaphysique de Dieu comme possibilité (*Posse*). Mais comment pouvons-nous penser l'analogie entre l'être-possibilisation de la pensée philosophique et le Dieu-possibilisation de la pensée proprement religieuse ? [...]

À partir du moment où l'on commence à considérer Dieu comme *Posse* plutôt que comme *Esse*, on a l'impression de penser plus fidèlement le caractère originellement biblique, à savoir kénotique, de son amour. Même si nous ne nous laissons pas impressionner par le lien étymologique que dévoile Heidegger entre les deux termes *mögen* : aimer et *vermögen* : possibiliser, nous ne pouvons ignorer que la notion du Dieu qui possibilise l'homme et le monde semble être plus proche de la notion biblique de l'Amour, que le Dieu qui les actualise.[...]

Il se peut que l'homme ne puisse être vraiment compris comme libre que si l'on entend « création » divine comme possibilisation d'un monde et non comme sa réalisation. [...]

Bref, dès qu'on comprend Dieu comme *Posse*, on apprécie mieux la qualité spécifique de son Amour comme *Kénose* : don total de tout ce qu'il est, de tout ce qui lui est le plus propre — sa vie auprès du Père — afin de libérer les hommes.

On éviterait du même coup une deuxième anomalie dans la conception théologique traditionnelle de Dieu : que Dieu est la Bonté absolue et a, cependant créé un monde qui contient le Mal. Une telle anomalie disparaîtrait si nous considérons : 1. le Bien dans le monde comme résultat d'un dialogue entre l'homme qui le réalise et l'Amour kénotique qui le possibilise ; 2. le Mal comme le résultat du manque d'un tel dialogue. Le monde du Mal ne serait donc qu'un monde dépourvu du *Posse* divin : un monde, si l'on peut dire, "non créé" dans le sens de non possibilisé par la grâce, mais plutôt "fabriqué" par la volonté solipsiste de l'homme, qui en serait donc seul responsable.[...]

Notre compréhension de l'amour divin est donc plus fidèle à l'expérience de la fois à partir du moment où nous considérons cet amour comme "Possibilisation" ou "Peut-être" : Dieu qui n'est pas déjà parfaitement réalisé en soi (comme le prétendait la métaphysique) et qui a, par conséquent, besoin de l'autre, de l'homme pour devenir — "au dernier jour" — pleinement incarné dans le Royaume. Un dieu qui aime kénotiquement serait plutôt un Dieu vulnérable devant l'autre, devant l'homme qui à son tour l'aimerait en tant qu'Autre. Ce Dieu-là n'est-il pas le véritable Dieu de la Bible ? Il serait, comme dit Lévinas, "nudité", "faim" et "dénument". La "nudité" du visage est dénument. Reconnaître Autrui — c'est donner... au seigneur, à celui que l'on aborde comme le "Vous" dans une dimension de hauteur.

La kénose

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=SOC&ID_NUMPUBLIE=SOC_092&ID_ARTICLE=SOC_092_59

JEAN OURY, « Rencontre et inférences abductives (événement, narrativité et "possibilisation") »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte12.htm>

DANIELLE ROULOT, « Approche psychanalytique des psychoses en milieu institutionnel »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/ROULOT%20danielle/Textes/texte1.htm>

STEFAN HASSEN CHEDRI, « La notion de vide, concept-clé dans la psychose »

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

Sur la rencontre avec le visage, sur sa « nudité »



L'instant fatal, Annick Bouleau, vidéo-paluche, 1985, diffusé avec la revue *Dérives*

<http://www.derives.tv/spip.php?article2>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/mon-coin/ab/filmo.html>

➔ LA STRUCTURE

Tout ça est en rapport avec quelque chose de l'ordre d'une structure.

Un terme qui n'a pas été bien vu dans les années 68-71... (associé au *Capitalisme*)

De même que le terme de « transcendance ».

Influence de formes dévergondées d'antipsychiatrie.

↗ **Le club, comme structure**, même s'il est « boiteux »

JEAN OURY, « Club et narcissisme originaire »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte3.htm>
JEAN OURY, « Les clubs thérapeutiques : étude préliminaire »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte4.htm>
PHILIPPE BICHON, CHRISTOPHE NAUD, « À propos du Club »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/BICHON%20philippe/Textes/texte1.htm>

La structure, ça n'est pas *chosifié* (pas en béton armé), sinon ça ne servira à rien (Jean Oury continue à faire référence à l'homme de La Borde)

Mais s'il n'y a pas de structure, c'est le foutoir complet, n'importe quoi, et l'homme va rechuter dans une phase paranoïde, parce qu'il n'y aura pas de maintien, « quelque chose qui tourne ». Il faut qu'il sente que ce n'est pas programmé. C'est de l'ordre de l'économie générale (cf. Georges Bataille) et du travail vivant (Marx)

Sur la question de la structure, Jean Oury revient sur le petit livre de **GILLES DELEUZE**, *Foucault*

Je reprends ici les prises de notes de la séance du 15 novembre 2006 :

GILLES DELEUZE, *Foucault* (1986), Minuit

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020
http://www.lignes-de-fuite.net/article.php3?id_article=28

Jean Oury va faire glisser les arguments...

DU CÔTÉ DE LA FORME : L'ÉTABLISSEMENT (Tosquelles, Torrubia)

L'État-blissement, dit Jean Oury. Tous les contrats économiques avec l'État, les règlements, la hiérarchie.

DU CÔTÉ DE LA DIALECTIQUE DES FORCES : LE SYSTÈME INSTITUTIONNEL

Organisation du collectif, comme le club thérapeutique avec ses multi-strates qui permettent une liberté de circulation.

Le comité hospitalier devient une forme d'articulation entre l'établissement et le club thérapeutique, entre les formes et la dialectiques des forces.

Mais la dialectique des forces, seule, ça devient n'importe quoi (du style 'on est libre', 'on fait ce qu'on veut').

La condition : un point neutre, le *point obscur* de **MAURICE BLANCHOT**, le *zéro absolu* de la logique, qui n'est pas pris dans les forces, logiquement à l'extérieur.

Maurice BLANCHOT

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=35&Itemid=40>
<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/blanchot07.html>

Il ne s'agit pas d'incarner ce zéro absolu. C'est là la difficulté logique.



STATUT, RÔLE, FONCTION

Danger de fétichiser le statut.

Jean OURY, « Les résistances »

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>



LA FÉTICHISATION

Prises de notes du séminaire, séance de septembre :

J'y ai rassemblé toutes les références sur La fétichisation, L'aliénation, l'économie générale/l'économie restreinte, le travail vivant, *négatif*.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_070919.pdf



On ne peut pas prévoir ce qu'on va dire. Il faut y être. Pour être là, recevoir des surprises, et être dans une place particulière.



JACQUES LACAN, Séminaire X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

Le tableau-matrice à neuf cases travaillé par Lacan a aidé Jean Oury pour dire cette place.

Cf. Les prises de notes du séminaire « De l'expérience », 16 novembre 2005

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/100506/JO_051116.pdf

Un article :

Nicole BERNARD, « Un tableau dans *L'Angoisse* de J. Lacan »

<http://www.apil.org/spip.php?article203>

Inhibition

Symptôme

Angoisse

JACQUES LACAN, séance du 14 novembre 1962

« Il saute, si je puis dire, à l'entendement que ces trois termes ne sont pas du même niveau. Ça fait hétéroclite, et c'est pour ça que je les ai écrits ainsi, sur trois lignes et décalés. Pour que ça marche, pour qu'on puisse les entendre comme une série, il faut vraiment les voir comme je les ai mis là, en diagonale, ce qui implique qu'il faut remplir les blancs. Je ne vais pas m'attarder à vous démontrer ce qui saute aux yeux : la différence entre la structure de ces trois termes qui n'ont chacun, si nous voulons les situer, absolument pas les mêmes termes comme contexte, comme "entour". »

Les autres cases : empêchement, embarras, /émotion, émoi, /acting out, passage à l'acte.

Un article de **PIERRE DELION** reprend le schéma, dans une perspective peircienne :

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>



« Il faut » pouvoir assumer l'embarras

C'est pas facile mais il faut quand même !

Sinon, dit Jean Oury, on n'assume pas l'angoisse, il y a passage à l'acte, on ne peut pas déchiffrer les acting out et il n'y a pas de transfert.

C'est dans cette sorte de « métabolisme » de l'embarras, qu'il y a possibilité d'élaboration.

C'est une fabrique de concepts.

« On travaille avec ça »

C'est une chose à développer en prenant des exemples cliniques concrets.

Être là : avec

Être où ? avec ?

L'avec : une conjonction compliquée

Comment traiter l'avec institutionnellement ?



GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose*, Flammarion, « Champs », p. 270.

« Il faut remarquer, dès le départ, que notre méthode saisit la psychose au niveau même de "l'être-ensemble" (**Miteinander-Sein**) du médecin et du patient. »

Jean Oury revient sur la traduction du « Miteinander-Sein » par « être ensemble »

Être ensemble = être mélangé, ce qui est presque le contraire de avec. Et pourtant le texte allemand dit bien « Mit » (avec)

Dans les petits groupes non formalisés dont parlait Jean Oury, on n'est pas *ensemble* — c'est le mélange des catégories, dit-il — peut-être est-on, ou tout au moins voudrait-on l'être, *Miteinander Sein*, **avec l'autre**.

C'est une question qui nécessite un travail, au sens de Freud, de Weizsäcker (*Anarbeiten*)

Que ça puisse se passer par une sorte de travail (cf. FREUD et WEIZSÄCKER)

- **AN-ARBEITEN** : travail inconscient, qu'on ne peut pas exiger
- **DURCH-ARBEITEN** : c'est déjà le travail du transfert

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : la fonction scribe »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Jean Oury, en parle certainement dans « chemins vers la clinique ». À vérifier.

<http://france.elsevier.com/html/index.cfm?act=abstract&cle=83022>

Un travail qui nécessite qu'on y soit, là.



LA RÉDUCTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE TRANSCENDANTE

Sur ce concept :

<http://www.paris-philo.com/article-3579053.html>

Pour pouvoir rencontrer l'autre qui se présente (même pour la 1^e fois, dans une consultation, par exemple), cela nécessite un exercice pas forcément volontaire : ce qu'en phénoménologie on appelle la *réduction transcendante*.

Mettre entre parenthèses nos histoires personnelles. C'est la moindre des politesses.

Être là : dans le même paysage

Reprise, ici, et développement,
d'éléments de deux séances précédentes : 20 septembre et 15 novembre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_060920.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

Être là mais à quel niveau ?

HENRI MALDINEY, VIKTOR VON WEIZSÄCKER, ERWIN STRAUS, JACQUES SCHOTTE

Compte-rendus d'un colloque sur « Le contact », 1988, avec Jacques Schotte
[www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)
Le lien ne s'ouvre pas en format Pdf, malgré tous mes efforts ! recopiez-le dans la barre de votre navigateur
Revoir aussi les références précédentes sur Henri Maldiney

EUGÈNE MINKOWSKI, « L'horizonné »

Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques (1929), PUF

JEAN OURY, « Alors, la vie quotidienne ? »
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors,%20la%20vie%20quotidienne.htm

JACQUES LACAN, « Psychologie et esthétique » (1935)
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00b.doc>

EDUARDO T. MAHIEU, « Une lecture de Minkowski »
<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>



On ne fétichise pas la relation.

On n'en rajoute pas, on cherche simplement à mettre l'autre à l'aise. (cf. Marx)

Être dans le même paysage, C'est quelque chose qui est **constant**, c'est pas une fois pour toutes : dans un groupe, cela arrive *par moments* : on le sent, une possibilité d'expression différente : il y a moins de *défense* (« comme on dit bêtement ») : il y a toujours des défenses, « sinon on tomberait... comme des chewing-gum ! »



Pour se permettre ça : ça nécessite quoi ?

Une analyse institutionnelle permanente : mise en question de toutes les formes « aliénatoires » (selon une dimension « aoriste »), car on est constamment pris dans

« l'aliénatoire social ». (statut/rôle/fonction, façons de dire, façons de travailler, vacances, retraites, 35 heures...)

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

Sur la valeur aoristique

<http://netx.u-paris10.fr/ufreaga/wikka/AlaL6501Rinzler>

Une mise en acte **permanente**, sans y penser : c'est ça qui est compliqué.



Comment avoir accès à cette **surface d'existence** ?

De l'ordre de l'art de la **conversation**.

GABRIEL TARDE, *L'Opinion et la foule* (1901)

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html

« Jamais, sauf en duel, on n'observe quelqu'un avec toute la force d'attention dont on est capable qu'à la condition de causer avec lui. C'est là le plus constant, le plus important effet, et le moins remarqué de la conversation. Elle marque l'apogée de l'*attention spontanée* que² les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social. En les faisant s'aboucher elle les fait se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente. Elle est, par suite, l'agent le plus puissant de l'imitation, de la propagation des sentiments, des idées, des modes d'action. Un discours entraînant et applaudi est souvent moins suggestif, parce qu'il avoue l'intention de l'être. Les interlocuteurs agissent les uns sur les autres³, de très près, par le timbre de voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes, et non pas seulement par le langage. On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un *cbarmeur* dans le sens magique du mot. Les conversations téléphoniques, où font défaut la plupart de ces éléments d'intérêt, ont pour caractéristique d'être ennuyeuses quand elles ne sont pas purement utilitaires. »

² On connaît les claires et profondes études de M. Ribot sur "l'attention spontanée" dont il a montré l'importance.

³ Les despotes le savent bien. Aussi surveillent-ils avec un soin méfiant les entretiens de leurs sujets et les empêchent-ils le plus possible de causer entre eux. Les maîtresses de maison autoritaires n'aiment pas voir leurs domestiques causer avec des domestiques étrangers, car elles savent que c'est ainsi qu'ils "se montent la tête". Dès le temps de Caton l'Ancien, les dames romaines se réunissaient pour babiller, et le farouche censeur voit de mauvais œil ces petits cercles féminins, ces débauches de salons *féministes*. Dans ses conseils à son intendant, il lui dit, à propos de la femme de celui-ci : "Qu'elle te craigne, qu'elle n'aime pas trop le luxe, qu'elle voie le moins possible ses voisines ou d'autres femmes".



Qu'est-ce qui permet d'être avec et qu'on ne soit pas empêché ?

Qui le peut ? pas forcément le psychiatre, mais les voisins de chambre, par exemple.

Une phénoménologie concrète, sur place, sans préséance, tout en respectant l'autre.

EMMANUEL LÉVINAS, La responsabilité d'autrui

La hiérarchie absolue : chacun est différent d'un autre (même si on a le même statut)

Ce qui va avec une liberté de choix (au sens de Szondi), une possibilité, un **coefficient de liberté** d'organisation de quelque chose. En sachant que la liberté ne se programme pas.

LEOLOPOLD SZONDI, « destin de libre choix »

<http://home.scarlet.be/~tsc32552/>
<http://szondiforum.org/t510.htm>

Être vigilant pour que tout ça ne soit pas écrasé, à la fois par la hiérarchie et par l'organisation, le cloisonnement.

Le cloisonnement, la maladie la plus redoutable de toute collectivité (école, hôpital, prison).

Être là : un travail inconscient

Dégager des zones d'embarras.

Des zones, où il y a non pas de la spontanéité (Jean Oury se méfie beaucoup de ce terme) mais un travail, un travail inconscient (Cf. plus haut).

Comment peut-on arriver par l'analyse structurale, au sens banal du terme, à empêcher qu'il puisse y avoir des effets d'écrasement ?

C'est une lutte acharnée au niveau de l'organisationnel, au niveau des rapports entre l'établissement et l'État, entre l'établissement et ce qu'il en est de la vie quotidienne.

Être là : qu'est-ce que je fous là ?

Être...

non pas réceptif — « on n'est pas comme une gamelle ! » —

...L'homme qui

Ce dont on parle est simple mais d'une complexité inouïe !

Ne pas tomber dans le *simplisme*.

CLAUDE LEFORT, La Complication. Retour sur le communisme, Fayard, 1999.

<http://www.fayard.fr/livre/fayard-24391-La-complication-Claude-Lefort-hachette.html>

<http://perso.orange.fr/marxiens/philofort/lefort.htm>

http://www.unites.uqam.ca/sqsp/revPolSo/vol20_2-3/vol20_no2-3_labelle.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAI&ID_NUMPUBLIE=RAI_001&ID_ARTICLE=RAI_001_0141

<http://crpra.ehess.fr/document.php?id=31>

Ce travail n'est pas à faire par obligation.



C'est là qu'intervient quelque chose de **FREUD**, repris par **LACAN**.

Pour être là, il ne faut pas trop réfléchir (il ne s'agit pas d'être idiot)

Que ça puisse se passer par une sorte de travail (cf. plus haut, FREUD et WEIZSÄCKER)

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : la fonction scribe »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Exemple du cuisinier qui avait la passion de la pêche à la ligne parti avec trois mélancoliques graves qui avaient aussi la passion de la pêche à la ligne, ils ont pêché pendant huit jours et ils ne se sont pas jetés à l'eau, tout suicidaires qu'ils étaient.

- Où sont les cuisiniers ?
- À la pêche !
- Mais ça va pas !
- Si, **justement** ! Ça va !

Pour être à ce niveau-là, cela nécessite un travail analytique. Et c'est plus compliqué que ce qu'on croit

[« Ça va pas ? Va chez l'analyste ! »]

Cf. Les monographies de l'équipe de **CHRISTOPHE DEJOURS**, **LISE GAINARD**, **PASCALE MOLINIER**, sur la souffrance au travail.

http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/biblioPM_membres_psych.html
<http://www.cnam.fr/psychanalyse/enseignement/annuaire/dejours.html>
<http://www.cnam.fr/psychanalyse/enseignement/annuaire/molinier.html>
http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/biblioG_membres_psych.html

C'est un travail qui nécessite une méthodologie particulière d'une forme de rencontre qui n'est pas étrangère aux concepts d'inconscient, de désir, de pulsion, de transfert, ...

[Cf. À nouveau tout ce qui concerne l'Aliénation sociale dans la séance de septembre]

C'est à partir de cette réflexion sur **l'aliénation sociale** que l'on va pouvoir travailler certaines questions :

- Qu'en est-il du **surmoi institutionnel** ?
Revue française de psychanalyse Volume 70 –2006/4
Psychanalyse et institutions
http://www.cairn.info/sommaire.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_704

- La double aliénation (*sociale*, « *transcendantale* »)

Ça n'est pas en changeant de gouvernement qu'on guérira les schizophrènes. Si l'organisation est bien repensée cela pourra peut-être supprimer les effets secondaires de l'aliénation.



Quand tout ce travail est fait ('nettoyage' de la pathoplastie, pouvoir avoir des conversations, etc.) il est possible de faire apparaître des notions essentielles.

Les quatre discours

Ce qu'il faut entendre par "discours"
JACQUES LACAN, Séminaire XVIII, **D'un discours qui ne serait pas du Semblant**
(13 janvier 1971)
Version sur le Net

« "D'un discours", ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense l'année dernière vous avoir assez fait sentir ce qu'il faut entendre par ce terme discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ces termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé à qui voudrait s'y employer de préciser ce qui justifie que ces glissements qui auraient pu être plus diversifiés, je les ai réduits à 4. Le privilège de ces quatre, si personne ne

s'y emploie, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication. Je ne prends ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre l'Envers de la psychanalyse.

Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse, ce qui fait que ce discours fait poser la question d'un endroit et d'un envers, puisque vous savez l'importance de l'accent qui est mis dans la théorie, dès son émission par Freud, l'importance de l'accent qui est mis sur la double inscription. Or ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double à l'endroit, à l'envers, sans qu'il ait à être franchi un bord. C'est la structure dès longtemps bien connue, dont je n'ai eu qu'à faire usage, dite de la bande de Moebius.

Ces places et ces éléments, c'est où se désigne que ce qui est à proprement parler discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet bien qu'il le détermine. C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. »

JACQUES LACAN, Séminaire XVII, **L'envers de la psychanalyse** (1969-1970), Seuil, 1991

Reprendre 15 novembre 2006
20 déc

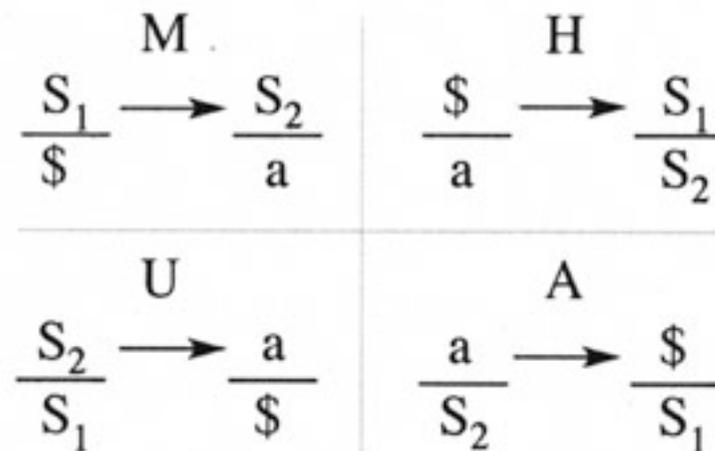


image trouvée dans un texte de Michel Roussan : « Quarts de tours »,

<http://www.oedipe.org/fr/documents/roussan>

Colloque *Du Séminaire aux séminaires. Lacan entre voix et écrit*

<http://www.oedipe.org/fr/documents/programmecolloque2005>

Les quatre discours ne peuvent être envisagés, même logiquement, que si le (a), qui a rapport avec le désir inconscient est à la place même de l'agent du discours :

- la place *inchoative*, (qui va déclencher la rotation du discours), pour Jean Oury
- Le *semblant*, pour Jacques LACAN

Ces **discours** ne sont valables que s'ils tournent... Et ça donne du **sens**. Et le sens ne s'arrête pas, il n'y a pas de clôture.

Ça n'a de sens qu'en essayant de pointer ce pourquoi ces autres discours existent : à partir du discours de l'analyste.

Et le sens, c'est ce qui permet qu'il y ait du **lien social**.

 **C'est par les quatre discours qu'il y a du lien social et du sens.**

JACQUES LACAN, « **L'Étourdit** » (14.7.1972), *Scilicet*, 1973, n° 4, pp. 5-52
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1972-07-14.doc>

« J'ai la tâche de frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a... du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, habitent.
Mon entreprise paraît désespérée (l'est du même fait, c'est là le fait du désespoir) parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe.
Néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe. »

GABRIEL TARDE (1843-1904) : **Le lien social**

La Logique sociale, « Avant-propos » (1895)
http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/la_logique_sociale/la_logique_preface.html

Portrait et bibliographie de Gabriel Tarde

<http://www.denistouret.fr/ideologues/Tarde.html>

Gabriel Tarde ou les ressorts psychologiques de la guerre

<http://www.sens-public.org/spip.php?article133>

La question de la responsabilité chez Gabriel Tarde

<http://champpenal.revues.org/document291.html>

Comment développer du lien social ? Transformer la foule en public.

[**TOSQUELLES** : la foule, le public, **le grégaire**]

[Jean Oury a fait allusion à la remarque de Tosquelles à un autre moment, je l'inclus *artificiellement* ici.]

Ce qui permet qu'il y ait du lien social, c'est la gazette.

« Le public existe par quelque chose de l'ordre du sens, mais qui n'est pas le collage. »

L'Opinion et la foule (1901)

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html

« À cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La presse, qui a activé et nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit. Il est évident que si, en mars 1658, il y ait eu en France des gazettes quotidiennes aussi informées, aussi régulièrement expédiées en provinces, que le sont nos journaux, Olivier Patru n'aurait pas pris la peine, lui si occupé, d'écrire à son ami d'Abblaincourt une longue lettre où il lui donne tant de détails - qu'on trouverait à présent dans le première feuille venue - sur la visite de Christine de Suède à l'Académie française. Un grand service inaperçu que nous rendent les journaux est de nous dispenser d'écrire à nos amis une foule de nouvelles intéressantes ⁴ sur les événements du jour, qui remplissaient les lettres des siècles passés.

Dira-t-on que la presse, en délivrant et débarrassant les correspondances privées de cet encombrement de chroniques, a rendu à la littérature épistolaire le service de la pousser dans sa vraie voie, étroite mais profonde, toute psychologie et cordiale? Je crains que ce ne fût une illusion de le penser. Le caractère de plus en plus urbain de notre civilisation a cet effet que le nombre de nos amis et connaissances ne cessant de s'accroître pendant que leur degré d'intimité diminue, ce que nous avons à dire ou à s'écrire s'adresse de moins en moins à des individus isolés, et de plus en plus à des groupes et toujours plus nombreux. Notre véritable interlocuteur, notre véritable correspondant, c'est, chaque jour davantage, le Public ⁵. Il n'est donc pas surprenant que les lettres de faire part imprimées ⁶, les annonces et réclames par la voie des journaux, aillent en progressant beaucoup plus vite que nos lettres privées. Peut-être même

⁴ Les journalistes ont eu de très bonne heure conscience de ce genre d'utilité. Renaudot, en tête du recueil de sa *Gazette* en 1631, parle du "soulagement qu'elles (les gazettes) apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquelles ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy-dire." Ce soulagement n'était encore que bien partiel à cette époque comme nous le voyons par la lettre de Patru que nous venons de citer.

⁵ Le besoin de s'adresser au public est assez récent. Même les rois d'ancien régime ne s'adressaient jamais au public : ils s'adressaient à des corps, le Parlement, le clergé, jamais à la nation prise en masse; à plus forte raison, les particuliers.

⁶ Les lettres de faire part de naissance, de mariage, de mort ont déchargé la correspondance privée d'un de ses sujets les plus abondants d'autrefois. On voit, par exemple, dans un volume de la correspondance de Voltaire, une enfilade de lettres consacrées à annoncer aux amis de Mme du Châtelet, avec d'ingénieuses et laborieuses variantes de style, la naissance de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

avons-nous le droit de regarder comme probable que, parmi celles-ci, les lettres familiales, les lettres-causeries, qu'il faut naturellement mettre à part des lettres d'affaires, vont en diminuant de nombre, et encore plus de longueur, si l'on en juge par l'extraordinaire degré de simplification et d'abréviation auquel les lettres d'amour elles-mêmes sont parvenues dans la "correspondance personnelle" de certains journaux⁷. »

GEORG WILHELM FRIEDRICH HEGEL : la gazette du matin remplace la prière du matin.

« La lecture du journal du matin est une sorte de prière matinale réaliste. »

Premiers écrits (Francfort, 1797-1800)
<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711612783>

Ce point des quatre discours est laissé en suspens (« Où est-ce qu'on les retrouve ? »). Il faudra développer : Avec quoi ? Sur quoi on travaille ?



notre boîte à outils

Jean OURY, « Le pré-pathique et le tailleurs de pierre », Chimères, *Les enjeux du sensible*, n°40, automne 2000.
<http://www.revue-chimeres.fr/pdf/40chi04.pdf>

les liens avec tous les articles du numéro ne fonctionnent pas
mais je pense que c'est temporaire.
Je vais le signaler à la revue.

[Outre tous les textes à télécharger, on peut aussi écouter : Oury, Guattari, Deligny et d'autres...]

Qu'est-ce qu'on entend par schizophrénie, etc. ?

Cela nécessite qu'on établisse soi-même sa propre métapsychologie

Chacun doit fabriquer ses propres outils, comme le tailleur de pierre.
Il faut bien sûr avoir une certaine pratique pour en faire usage.

LUDWIG WITTGENSTEIN : Les outils conceptuels

F.X. VERLEY, « Les remarques philosophiques de Wittgenstein »
Cf. page 7 où il est question de « boîte à outils »
http://w3.univ-tlse2.fr/philo/IMG/pdf/VERLEY_Remarques_philosophiques-Wittgenstein.pdf

⁷ Ce qui va s'abrégant et se simplifiant incontestablement dans les lettres de tout genre, c'est leur cérémonial. Que l'on compare le "votre dévoué" d'à présent aux formules finales du XVI^e et du XVII^e siècle. La transformation des formes sacramentelles de la conversation dans ce même sens n'est pas douteuse, mais, comme elles n'ont guère laissé de trace durable, il est plus facile d'étudier ce progrès ou cette régression dans la correspondance du passé et du présent.

Il y a certainement d'autres textes intéressants sur les pages du Département Philo de l'université Toulouse-Le Mirail
http://w3.univ-tlse2.fr/philo/rubrique.php3?id_rubrique=13



Ce qu'il faudrait faire :
Articuler ce point de jonction, de rencontre, des deux types d'aliénation dans un opérateur que Jean Oury a nommé : la **sous-jacence**.

Hiérarchie et sous-jacence

Jean OURY, Sur la hiérarchie
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte10.htm>

Le mois prochain :

Reprendre à partir de la notion de **SEMBLANT**, au sens de **LACAN**
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

Novembre...